

B i b l i o t h è q u e
des
HISTOIRES

**L'ordre
du temps**

par

KRZYSZTOF POMIAN

nrf
Éditions Gallimard

Bibliothèque des Histoires

KRZYSZTOF POMIAN

L'ORDRE DU TEMPS

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre National des Lettres*

nrf

GALLIMARD

Avant-propos

La diversité des calendriers est extrême. Les uns se réfèrent aux mouvements de la Lune, les autres à ceux du Soleil, tandis que d'autres encore essaient de combiner les deux au prix d'ajustements et d'intercalations. L'année, le mois, le jour sont définis de manières différentes. Ainsi, dans les anciens calendriers grecs, la nouvelle date diurne commençait, en général, le soir, au coucher du Soleil ; chez les Égyptiens, elle commençait le matin, au lever de celui-ci ; quant aux Romains, ils changeaient de date à minuit. L'année, pour les uns, est inaugurée par une date arbitraire, tel notre 1^{er} janvier. Pour les autres, en revanche, son début coïncide avec un événement astronomique : solstice d'hiver ou solstice d'été ; et ce ne sont pas les seules solutions connues. Il y avait même des sociétés qui utilisaient simultanément deux définitions différentes de l'année, raccordées l'une à l'autre : l'année sacrée des Mayas comportait 260 jours, l'année civile, 365 ; la première n'était pas divisée en mois, la seconde en comptait 19 (18 de 20 jours chacun et un mois terminal de 5 jours).

Et pourtant l'idée ou l'image du temps qu'expriment les différents calendriers est partout la même : celle d'un temps qui tourne en rond. Les mêmes noms des jours reviennent semaine après semaine ou mois après mois ; les mêmes noms des mois se répètent d'année en année. C'est cette idée ou image du temps que matérialisent aussi divers instruments fabriqués pour fractionner le jour en des unités plus petites : cadrans solaires, clepsydes, horloges, montres, etc. Dans les deux cas, le compte des unités du temps arrive à un maximum et recommence : après 365 (ou 366) jours d'une année vient le premier jour d'une année nouvelle : après 23 heures, 59 minutes, 59 secondes, vient l'heure-zéro du jour suivant. Chaque unité du temps est donc un cycle : intervalle entre deux apparitions d'un

même événement, naturel ou artificiel. Le jour par exemple est un intervalle entre deux levers (ou deux couchers) du Soleil ou entre deux moments où les aiguilles d'une horloge indiquent 0 heure, 0 minute, 0 seconde. Le temps de la chronométrie est un temps cyclique.

Le plus souvent, ce temps cyclique coexiste avec le temps linéaire de la chronologie, imposé par l'insuffisance des calendriers dès qu'on a affaire à des périodes longues. En effet, deux événements arrivés le même jour du même mois mais au cours d'années différentes, sont indiscernables si les années elles-mêmes ne se distinguent pas l'une de l'autre. Or les calendriers permettent d'attribuer à chaque événement une coordonnée temporelle qui l'individualise dans le cadre d'une année, mais non de le faire avec l'année même, la plus grande unité qu'ils connaissent. Sont exceptés de cette règle certains calendriers méso-américains issus de celui des Mayas, qui instaurait un cycle de 52 années civiles dont chacune commençait par un autre jour de l'année sacrée ; les Aztèques appelaient ces périodes *xiuhmolpilli* : « la ronde complète des années ». Mais ceci déplaçait seulement le problème et les Mayas qui en étaient conscients ont créé un système de chronologie très sophistiqué.

Un des moyens utilisés pour individualiser les années consistait à en désigner chacune soit par un événement marquant qu'elle a vu se produire, soit par les noms des magistrats qui exerçaient alors les plus hautes fonctions : des archontes (Grèce) ou des consuls (Rome). Mais, si elle éliminait une source de confusion, l'attribution à chaque année d'un nom propre obligeait, pour établir l'ordre de succession, d'en consulter la liste entière. Ayant appris que tel événement s'était produit pendant le consulat de M. Fabius Dorsuo et de Ser. Sulpicius Camerinus Rufus, et tel autre pendant celui de C. Servillius Tucca et de L. Caecilius Metellus Denter, nous ne savons même pas lequel des deux était antérieur. Seul un cadre chronologique faisant appel à la numérotation permet de déterminer au vu du seul nom de l'année sa place dans la série.

Pour créer un tel cadre, on regroupait parfois les années en des cycles pluriannuels affectés chacun d'un numéro. Par exemple, les Grecs se servaient du cycle des Olympiades : chaque année avait un numéro à l'intérieur d'un cycle de quatre ans, qui en avait un, lui aussi. On pouvait donc l'identifier sans ambiguïté, et partant identifier l'année. Ainsi disait-on qu'une éclipse solaire se produisit en l'an 3 de la 117^e Olympiade. Mais, dans le monde ancien, on semble le plus souvent avoir

placé les années à l'intérieur des ères dont les points de départ étaient des événements exceptionnels et extraordinaires, interventions manifestes de l'invisible dans le visible : la création du monde, la fondation de la cité, montée sur le trône d'une dynastie, une bataille victorieuse. Une fois fixée la date initiale d'une ère, la suite des années devient linéaire : les répétitions en sont exclues et à chaque année correspond un nombre entier d'autant plus grand qu'elle s'éloigne plus de l'origine. C'est ce qu'illustre le système chronologique que nous avons hérité des premiers siècles du christianisme avec, il est vrai, des changements importants de signification. Des tentatives de le remplacer par d'autres, construits selon le même principe mais avec des points de départ différents, ont été entreprises pendant la Révolution française, par les bolcheviks pendant la révolution d'Octobre et par Mussolini qui a imposé à l'Italie son « *Era Fascista* » ; aucune n'a réussi à rester longtemps en vigueur.

Les calendriers et les instruments chronométriques assignent aux événements des coordonnées temporelles et, ce faisant, mesurent les intervalles qui les séparent, en réduisant chacun à un multiple du cycle choisi comme étalon. Leur domaine propre est un temps court, assimilable au présent. Fondée sur l'hypothèse de la répétition possible d'un cycle qui reste constant, la chronométrie n'a besoin que du moment même où on effectue la mesure et à partir duquel on peut théoriquement refaire la même opération en amont et en aval un nombre arbitraire de fois. En ce sens, le temps de la chronométrie, tout en étant cyclique, est symétrique ; c'est un temps sans innovation ni coupure, un présent indéfiniment étendu. Les systèmes chronologiques en revanche embrassent les périodes longues : siècles, millénaires, millions ou milliards d'années. Et ils privilégient le passé éloigné, voire le moment même des origines : rupture entre ce qui précède et l'ère dont fait partie le présent, repère initial auquel sont rapportées toutes les dates. Leur temps n'est donc pas symétrique ; une différence qualitative oppose celui d'avant et celui d'après le point de départ de chaque ère.

Quoique mesurable, le temps de la chronométrie et de la chronologie n'est pas nécessairement quantitatif. En effet, jusqu'à une période assez récente, la durée des unités de mesure n'était pas fixe ; en particulier, les heures variaient tantôt selon les saisons, tantôt selon qu'elles tombaient le jour ou la nuit. Avant l'apparition des horloges mécaniques, et même longtemps après, le temps de la chronométrie s'identifiait à celui du calendrier car les journées étaient divisées en fonction des critères qualitatifs ; seuls les astronomes et les astrologues avaient

besoin d'une plus grande exactitude et seuls ils utilisaient donc les instruments qui leur permettaient de mesurer les heures et les minutes. Quant à la chronologie, tout en exprimant les intervalles temporels en années, elle reconnaît comme unités vraiment pertinentes les ères dont la longueur dépend de la durée des règnes ou des dynasties. Même aujourd'hui, si le temps de la chronométrie est strictement quantitatif, celui de la chronologie résulte de la division de l'intervalle qui nous sépare de telle ou telle autre singularité initiale en ères, périodes ou époques, individualisées, chacune, par un ensemble de traits caractéristiques. En ce sens, le temps des chronologies contemporaines est à la fois quantitatif et qualitatif.

Dans sa forme la plus primitive, la chronographie n'a besoin ni des ères ni même du calendrier. Les chroniqueurs qui enregistrent les événements se contentent souvent de n'indiquer que les jours de la semaine au cours desquels ils se sont produits, mais parfois cette indication même est oubliée. Pour préserver du temps vécu les épisodes les plus saillants, il suffit d'ailleurs de les noter jour après jour ; on obtient ainsi une suite où le lieu d'inscription de chaque événement permet de déterminer sa position par rapport aux autres. Or ces événements qui attirent l'attention et imposent la conviction qu'il faut en garder le souvenir ne sont pas n'importe lesquels ; on n'enregistre, en général, que ce qui apparaît comme anormal, étonnant, extraordinaire. Les faits répétitifs sont négligés ; pourquoi éterniser quelque chose qui arrive régulièrement et donc ne signifie rien ? Dans sa forme originale, celle d'une chronique, la chronographie fait ainsi appel à un temps non seulement réduit à une simple relation d'antériorité et purement qualitatif mais aussi discret, les événements étant séparés les uns des autres par des vides de longueur variable. Ce temps n'est ni cyclique ni linéaire. Succession d'événements uniques, bons ou mauvais, réussissants ou affligeants, il n'a aucune propriété globale.

Quand la chronique est remplacée par le récit, à ce temps discret se substitue un temps continu, celui de la vie d'un personnage dont on raconte les faits et les gestes, ou de l'histoire d'une famille, d'une institution ou d'un groupe territorial, ethnique, religieux. Et c'est alors que s'opère aussi le dépassement de l'égoïsme naïf, propre à tout chroniqueur simplement du fait qu'il se limite à n'enregistrer que ce qu'il a vu se produire dans son voisinage immédiat et ce qu'il a entendu dire par d'autres, les choses vues devant être distinguées de celles qu'on n'apprend que par ouï-dire. Car, à la différence de la chronique, le récit permet de dissocier le point de vue du narrateur de celui

de l'auteur et de procéder comme si le premier avait été témoin des événements auxquels le second ne pouvait aucunement assister. Enfin, contrairement à la chronique au sens strict de ce terme, qui commence au moment où le chroniqueur prend sa plume et s'arrête quand il la dépose, pour être éventuellement continuée par un autre, et qui ne décrit partant qu'un segment du temps, dont les points de départ et d'arrivée sont arbitraires eu égard aux événements mêmes, le récit permet de commencer au début et d'aller jusqu'à la fin d'une histoire continue, constituée ainsi en un tout fermé et significatif.

Sous sa forme originaire, la chronographie est concentrée sur le présent ; une chronique doit avoir été continuée pendant des années, fût-ce de façon irrégulière, pour apparaître à ses lecteurs tardifs comme englobant une période longue, située dans un passé lointain. Ce présent, la chronographie le partage donc avec la chronométrie ; qualitatif pour la première, il est mesurable ou quantitatif pour la seconde. Les deux se différencient ainsi de la chronologie tournée vers le passé et unissant, en général, les dimensions qualitative et quantitative mais avec laquelle elles ont en commun l'attitude à l'égard de l'avenir qui n'est inclus dans leurs perspectives que tacitement, sans être thématiqué en tant que tel. L'avenir est posé simplement comme la possibilité de répéter une mesure ou de prolonger d'une année la période passée depuis le début de l'ère ou de voir se produire quelque chose. Mais ni dans la chronométrie ni dans la chronologie ni dans la chronographie, il ne fait pas objet d'un questionnement explicite.

À un tel questionnement de l'avenir, qui prétend aboutir à des réponses permettant de s'en représenter de façon véridique sinon les menues particularités du moins les grandes lignes, je donnerai le nom de « chronosophie ». Ce terme générique recouvre les pratiques et les œuvres très différentes eu égard à leurs horizons temporels, aux buts qu'elles visent et aux moyens utilisés pour dévoiler l'avenir. Elles s'intéressent tantôt aux individus, tantôt aux peuples, tantôt à l'humanité, voire à l'univers. Certaines se proclament capables de décrire le détail des événements dont elles pensent avoir montré le caractère inéluctable, d'autres déclarent ne dessiner de l'avenir que les tendances essentielles. Mais, en transcendant le présent vers l'avenir, toutes les chronosophies aspirent à appréhender d'emblée le parcours entier de telle ou telle autre trajectoire, de l'histoire, du devenir ou du temps, et non un segment, aussi long puisse-t-il être, à avoir affaire au tout avant même qu'il soit réalisé et non à une partie, à remplacer une connaissance néces-

sairement incomplète par un savoir achevé, susceptible de mettre en évidence la signification ultime de tout ce qui aura été advenu.

C'est pourquoi les chronosophies ne sauraient se satisfaire ni de ce qu'on voit ou entend, ni de ce qu'on observe par l'intermédiaire des instruments, ni de ce qu'on reconstruit à partir des sources. Même quand elles font appel à des faits, ils ne leur suffisent pas. Pour tenir sur cet invisible par excellence qu'est l'avenir un discours dont la prétention à la véracité puisse paraître justifiée ou du moins plausible, toute chronosophie doit mettre en œuvre une des nombreuses techniques supposées, moyennant certaines conditions, rendre l'avenir accessible, en faire un objet de connaissance, dût-elle différer dans son principe même de la connaissance du passé et du présent. Telles sont la voyance : capacité de voir avec les yeux de l'âme les choses cachées à ceux du corps et notamment ce qui n'est pas encore arrivé ; la divination : savoir permettant une lecture des événements futurs à partir des signes censés les annoncer qu'on trouve sur des objets naturels ou des artefacts ; l'interprétation des conjonctions astrales afin d'établir les pronostications et les horoscopes. Mais les chronosophies justifient aussi leurs prévisions en s'appuyant prétendument sur la connaissance du passé jointe à celle des fins dernières de l'histoire, révélées dans les livres saints ou dévoilées par spéculation, ou sur des axiomes en apparence évidents qui autorisent le passage du local au global, tel jadis le postulat de la constance de la nature humaine et, de nos jours, dans un autre domaine, le « principe cosmologique ». Enfin, les chronosophies peuvent prendre la forme des théories économiques ou sociologiques supposées déboucher soit sur une planification du développement, c'est-à-dire la maîtrise de l'avenir, soit du moins sur une description correcte de celui-ci, ou de la prospective avec sa prétention à la scientificité et son appareil mathématique.

En s'attribuant le privilège de connaître d'avance le parcours entier de l'objet qu'elle se donne, toute chronosophie définit la topologie du temps global de la vie individuelle, de l'histoire de l'homme ou de celle des êtres vivants, de la Terre, de l'univers, selon les cas, c'est-à-dire les rapports entre le présent, le passé et l'avenir, et plus particulièrement entre le passé lointain et l'avenir lointain. Si, supposés différents du présent, ils se répètent l'un l'autre, le temps est cyclique : les mêmes événements reviennent, fût-ce après un très long intervalle, et le nombre de tels retours peut être indéfini. Mais les événements du passé reviendront-ils tous ? Et seront-ils à tous égards tels qu'ils

furent ? Dans l'affirmative, le temps tourne vraiment en rond ; chaque événement se répète quand vient son heure et rien de réellement neuf ne peut apparaître. Sinon, les événements se divisent en deux classes : les uns reviennent périodiquement, les autres ne se produisent qu'une fois pour s'évanouir à jamais. Reste alors à préciser les rapports entre les deux et à caractériser le temps propre aux seconds.

Même quand le temps global est défini comme cyclique, la place du présent, sa position face au passé proche et à l'avenir proche, n'est pas encore déterminée de façon univoque. Tout cycle comporte en effet deux phases : ascendante et descendante. Si le présent est situé dans la première, le temps est vécu et pensé comme localement progressif : l'avenir proche fait objet d'espoir et le passé, supposé périmé, est regardé avec un sentiment de supériorité. Au contraire, quand on croit traverser une phase descendante, le temps est appréhendé comme localement régressif, l'avenir proche suscite des angoisses et c'est dans le passé que l'on cherche des modèles à imiter. Une même chronosophie cyclique peut ainsi s'exprimer en des attitudes opposées face au présent, et donc au passé et à l'avenir ; ce faisant, elle peut justifier et inspirer des réponses mutuellement exclusives aux questions d'actualité.

Les chronosophies qui définissent le temps comme linéaire doivent, elles aussi, déterminer sa direction. Car il ne suffit pas d'affirmer que le passé proche s'écarte du passé lointain, le présent du passé proche, l'avenir proche du présent et l'avenir lointain de l'avenir proche, et que ces écarts, s'ajoutant les uns aux autres, deviennent d'autant plus grands qu'on s'éloigne du point de départ. Encore faut-il préciser si une telle tendance est ascendante ou descendante, si les changements qui s'accumulent sont positifs ou négatifs. Répondre à de pareilles questions, déterminer la direction du temps en tant que progression ou rétrogradation, croissance ou décroissement, essor ou décadence, équivaut évidemment à porter un jugement de valeur sur le présent, tout en choisissant une attitude à l'égard du passé et de l'avenir. Semblable à la chronosophie cyclique, la chronosophie linéaire peut, elle aussi, s'exprimer en deux attitudes opposées face aux problèmes d'actualité.

Définir la topologie du temps et en déterminer la direction sont donc deux choses différentes, quoique leur indépendance mutuelle ne soit pas complète. Si le temps global est défini comme linéaire, la direction en est déterminée une fois pour toutes ; le cas échéant, on admet des fluctuations locales qui ne la modifient pas, tout en permettant d'atténuer la rigidité de

son caractère uniformément progressif ou régressif. Réciproquement, si la direction du temps est déterminée une fois pour toutes, la topologie en est définie comme linéaire. La topologie cyclique suppose en effet que la direction du temps n'est pas constante mais qu'il existe des points où d'ascendante elle devient descendante et inversement. Enfin, une chronosophie est concevable – et a été conçue à plusieurs reprises – où le temps n'a pas de direction déterminée ni localement ni globalement car les changements qui se produisent sont supposés se succéder seulement, sans s'additionner et, plus généralement, sans qu'il soit possible de découvrir, en les étudiant, une quelconque continuité sous-jacente. Pour une telle chronosophie, le temps ne peut donc avoir qu'une topologie discrète, ponctuelle ; il est une suite d'épisodes divergents et qui ne s'intègrent dans aucune figure d'ensemble. Obligée de ce fait d'exclure la possibilité même d'une prévision, fût-ce à court terme, aucun lien n'étant censé exister entre ce qui précède et ce qui suit, elle conteste partant la légitimité de toutes les autres chronosophies. Expression d'une attitude sceptique à l'égard de l'avenir, elle va souvent de pair avec une attitude tout aussi sceptique à l'égard de la possibilité même de connaître le passé. Seul le présent trouve grâce à ses yeux et encore n'est-ce pas toujours le cas.

Même si sa forme globale est supposée connue, une trajectoire, cyclique ou linéaire, ne nous est jamais donnée au point de départ dans son intégralité. Pour l'appréhender comme un tout, il faut attendre qu'elle s'accomplisse ; auparavant, on est condamné à guetter les signes susceptibles de livrer le secret de l'avenir, quand on leur applique tel ou tel autre procédé censé permettre de prévoir ce qui va se passer à partir de ce qu'on sait déjà. Cette impossibilité où nous sommes de saisir d'un seul coup le passé, le présent et l'avenir, certains l'attribuent à notre finitude ; d'autres affirment que c'est la réalité même qui n'est jamais achevée et les tentatives n'ont pas manqué d'unir en une seule ces deux explications de la nécessité de tenir compte du temps. Une chronosophie est connue toutefois qui rejette la notion même de trajectoire, non parce qu'elle la réduit à une succession de points sans aucune continuité sous-jacente, mais parce qu'elle pose que le présent, le passé et l'avenir, y compris le passé lointain et l'avenir lointain, sont à tous égards identiques.

La distinction entre le présent, le passé et l'avenir est alors privée de son contenu, chaque trajectoire s'avère donnée d'emblée dans son intégralité et la question de la topologie du temps cesse d'être pertinente tout comme celle de sa direction. Rien

ne change, rien ne se passe ; ce qui a été jadis est et sera toujours le même. Dans cette chronosophie de l'intemporalité, seule garde un sens la notion d'un présent localement et globalement symétrique. À un tel présent, « temps stationnaire », on donne le nom d'« éternité » ; toujours déjà là, les êtres supposés s'y trouver sont tenus pour absolument immuables. Une variante affaiblie du même temps était appelée *aevum* ; les objets qu'on y situait avaient un commencement et une fin mais ne pouvaient subir de variations autres qu'accidentelles, qui se produisent ou disparaissent sans que l'identité de l'objet concerné en soit affectée. Des propriétés semblables appartiennent au temps réversible de la mécanique : les objets n'entrent ici que dans des processus susceptibles de se dérouler dans les deux sens et qui ne détruisent pas leur identité.

Chronométrie, chronographie, chronologie, chronosophie, ce sont d'abord quatre manières de visualiser le temps, de le traduire en signes. La chronométrie le représente par les indications des calendriers et des instruments de mesure, en commençant par les cadrans solaires et les clepsydes pour finir par les horloges atomiques de la dernière génération. La chronographie, par les notations successives des chroniques et par les récits des changements survenus. La chronologie, par les séries de dates et de noms, qui montrent la suite d'ères et de leurs subdivisions depuis le point d'origine jusqu'à présent, la distance entre les deux ayant subi une énorme dilatation au cours des trois derniers siècles. La chronosophie enfin dévoile la référence au temps dans les os, les carapaces des tortues, les viscères des oiseaux, le comportement des bêtes, le mouvement des astres, mais aussi dans les documents et les monuments et, de nos jours, dans les données fournies par presque toutes les disciplines scientifiques.

Mais la chronométrie, la chronographie et la chronologie diffèrent aussi par leurs ontologies implicites du temps. La première le situe du côté de la nature : l'unité de mesure du temps, c'est toujours le mouvement périodique d'un objet naturel, astronomique ou physique, visible ou observable ; pendant des siècles, ce fut celui du mouvement de la Terre, qui a cédé récemment son privilège aux oscillations d'un certain atome. La seconde, en revanche, a partie liée avec l'histoire ; les événements enregistrés par les chroniqueurs et ce que racontent les auteurs des récits appartenant à de rares exceptions près au monde humain qui, tel qu'il apparaît au regard, semble se caractériser par des changements désordonnés ou linéaires. Si, dans l'étude de la nature, il faut refuser les données de la per-

ception pour pouvoir abandonner l'idée qu'elle est nécessairement répétitive, condamnée à parcourir une trajectoire cyclique, dans l'étude de l'histoire il faut refuser ces données pour pouvoir affirmer qu'elle n'est pas une suite d'événements uniques mais que s'y laissent découvrir des cycles et des répétitions.

C'est dans la chronologie telle qu'elle se présente de nos jours qu'on voit disparaître la séparation entre la nature et l'histoire. Car cette dernière acquiert désormais une dimension cosmique ; elle s'étend depuis la singularité initiale censée, en explosant, avoir donné naissance à l'univers, jusqu'à l'apparition de l'*homo sapiens* et donc jusqu'aujourd'hui. Comme jadis, à l'époque où l'on croyait en ce que nous tenons pour des mythes d'origine, la chronographie raconte la formation de l'invisible et du visible, en l'occurrence des particules, des éléments, des galaxies, des étoiles, des êtres vivants et de l'homme lui-même. Mais ses récits, elle les fonde maintenant sur les opérations de mesure, leur contenu même étant tributaire des acquis de la chronométrie, ce qui justifie la prétention des chronographes contemporains à faire autre chose que traduire d'anciennes croyances en un nouveau langage. L'histoire cosmique dont fait partie l'histoire humaine se présente ainsi comme scandée par les événements affectés chacun d'une date et divisée en ères auxquelles on attribue une durée exprimée en secondes, en s'appuyant sur des calculs et des mesures. Et un tableau chronologique unique embrasse la totalité du passé.

Liée jusqu'à il y a peu uniquement à la chronographie et à l'histoire, car ne sachant dater que les faits attestés par les documents écrits, la chronologie a intégré récemment la chronométrie grâce au développement de nouvelles techniques de datation, et ce faisant, a étendu son champ d'application à la nature entière. La chronosophie, en revanche, reste toujours divisée quant à la définition de la topologie et à la détermination de la direction du temps global de l'histoire des hommes et de celle de l'univers. Or les solutions que proposent les quatre grands types de chronosophies confèrent chacun une signification ontologique différente à la chronométrie, la chronographie et la chronologie. Ainsi, le temps étant supposé stationnaire ou parfaitement réversible, elles ne portent, toutes les trois, que sur l'apparence des choses ; la réalité invisible (ou, peut-être, observable) reste hors de leur atteinte. S'il est supposé discret, c'est la chronographie qui correspond le mieux à sa nature, à condition de garder fidèlement la forme de la chronique. Pour la chronosophie cyclique, c'est la chronométrie qui représente le temps

de façon adéquate, bien que, incapable de montrer le cycle global, elle lui substitue pour le visualiser des cycles locaux. La chronologie n'est ici qu'un procédé commode permettant d'individualiser les faits car la linéarité qu'elle instaure en assimilant la suite des années à celle des entiers ne correspond au plus qu'à un segment du cycle global. Enfin, pour les chronosophies linéaires, c'est la chronologie qui a une portée ontologique, tandis que l'intérêt de la chronométrie est purement utilitaire. Ce sont d'ailleurs de telles chronosophies qui, le plus souvent, déterminent les points de départ des systèmes chronologiques et, éventuellement, leurs points d'arrivée; justifient, le cas échéant, la division en ères et le choix d'événements pris en considération; et introduisent ainsi une référence, fût-ce implicite, à l'avenir vers lequel le passé et le présent sont supposés tendre.

Qu'il s'agisse de la vie d'un individu, homme, animal ou plante, de l'histoire d'un peuple, d'une institution ou de l'humanité, de l'évolution des espèces, du devenir de la Terre, du système solaire ou de l'univers, ou qu'il s'agisse, enfin, du temps abordé de la manière la plus abstraite, il est toujours visualisé et pensé en tant que stationnaire-réversible ou discret ou cyclique ou linéaire, voire en tant qu'un assemblage de ces représentations. Est-ce l'expérience qui nous impose avec ses données les perspectives nécessaires pour les appréhender ou celles-ci constituent-elles les formes *a priori* qui nous permettent de saisir et de rendre intelligibles les données de l'expérience? Les deux réponses que suggère l'énoncé même de la question doivent être rejetées l'une et l'autre. Car la permanence des quatre grandes familles de chronosophies qui, tantôt en conflit ouvert tantôt dans une harmonie apparente, traversent l'histoire intellectuelle de l'Europe depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, ne signifie nullement qu'elles ne sont que des éléments invariants d'une combinatoire. Elles ont, chacune, son histoire, parfois fort complexe, qui fait que leurs incarnations successives, tout en étant formellement analogues, ne sauraient être traitées comme de simples variantes d'un même thème. Et elles ont aussi, toutes ensemble, une histoire commune, indissociable des histoires de la chronographie, de la chronométrie et de la chronologie. Pour une grande part, cette histoire coïncide avec l'histoire de l'histoire, les historiens ayant toujours été obligés, dans l'exercice même de leur métier, de résoudre les problèmes de la signification des faits, de leur datation dans le cadre d'une année ou d'une ère, de la continuité du temps, de son caractère cyclique ou linéaire, de sa division en périodes

qualitativement différentes et de son orientation future. Description de présent, étude du passé et anticipation de l'avenir, l'histoire a toujours eu et elle garde ses dimensions chronographique-chronométrique, chronologique et chronosphique.

L'objet de ce livre n'est pas l'idée du temps. C'est le temps même. Rempli des faits par les historiens, les naturalistes et les physiciens, et dont la topologie et la direction ont toujours suscité des controverses, et non pas seulement parmi les intellectuels. Figé et évacué au nom d'une exigence d'intelligibilité dans certaines sciences naturelles, sociales et humaines. Théorisé par les philosophes, les théologiens et les savants. Mesuré, uniformisé, standardisé et imposé par les pouvoirs religieux, politiques et économiques à des individus dont la vie psychique et somatique s'en est trouvée parfois littéralement bouleversée. L'objet de ce livre, c'est donc le temps abordé dans une perspective encyclopédique. Il est beaucoup question ici de la *Critique de la raison pure*. Mais aussi des œuvres des historiens, de la production des montres et des horaires des chemins de fer.

Le temps est dans ce livre objet d'histoire. D'une histoire qu'on se permettra d'appeler philosophique. Non au sens du XVIII^e siècle. Mais pour indiquer qu'elle est supposée répondre à des questions appartenant à la philosophie. Consacré aux problèmes de la chronographie, notre premier chapitre essaie d'expliquer pourquoi une histoire censée n'être qu'événementielle est tenue, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, pour inférieure à celle qui a abandonné l'assimilation du temps à une suite d'épisodes discrets et divergents que n'intègre aucune figure d'ensemble, au profit d'une topologie cyclique ou linéaire. Il s'agit, en d'autres termes, de montrer les limitations inhérentes à la chronographie et pourquoi il faut la prolonger dans une chronosphie, si l'on veut qu'elle devienne intellectuellement satisfaisante.

Le deuxième chapitre traite par conséquent des répétitions, de la recherche des cycles ou des oscillations, de ses présupposés philosophiques et de ses effets sur la pratique même des historiens ; y est étudiée aussi l'incidence de la découverte des cycles et des faits répétitifs, plus particulièrement dans l'évolution des économies et des sociétés, sur l'idée que l'on se fait du temps global de l'histoire. Ce chapitre présente donc la famille naturaliste et scientifique de chronosphies dont le suivant montre en revanche la famille plus spiritualiste et philosophique. Il aborde les problèmes posés par l'attribution au temps d'une topologie linéaire suite à l'assimilation de l'histoire, surtout de l'histoire universelle, à la vie d'un individu. On s'occupe donc

KRZYSZTOF POMIAN

L'ordre du temps

Ce que tout historien devrait savoir de sa matière première, le temps, qu'il interroge rarement, et des instruments conceptuels qui lui permettent de le penser, qu'il suppose trop souvent, et à tort, naturels : ainsi pourrait-on définir l'ambition et la fonction de ce livre.

Événement, cycle, structure : autant de catégories fondamentales, autant de mises en ordre du temps, qui ont elles-mêmes une histoire. Elle est ici ressaisie de concert avec l'histoire la plus concrète de la mesure du temps, comme avec l'histoire la plus abstraite de la réflexion sur la nature du temps. Histoire totale, donc, embrassant aussi bien la *Critique de la raison pure* que la diversité des calendriers, la production des montres, les effets de la découverte des éléments radioactifs ou les incidences du travail de nuit.

L'histoire des approches du temps ne se sépare pas enfin d'une interrogation sur le temps même. Le temps n'est pas un, mais plusieurs, est-il démontré. Tantôt continu, tantôt discret, qualitatif ou quantitatif, cyclique ou linéaire : nous le vivons éclaté et contradictoire. La multiplicité de ses registres, de ses faces et de ses strates est irréductible. L'essence *du* temps, c'est qu'il n'y a que *des* temps.



9 782070 701438



84-X A 70143 ISBN 2-07-070143-3